

M. de Kergaz et Léon Rolland retournèrent en grande hâte au cabaret, comptant arracher à la vieille le secret si bien gardé par Rocambole.

Mais la veuve Fipart avait disparu.

Le cabaret était désert, et ne renfermait plus que le cadavre encore chaud de Colar.

XLIV

COMLOTS DE CHASSEURS

Tandis qu'Armand de Kergaz sauvait Léon Rolland d'une mort certaine, sir Williams faisait en Bretagne le siège du cœur de mademoiselle Hermine de Beaupréau, et il est temps de revenir aux événements qui suivirent son départ du château des Genêts.

Nous avons vu le baronnet sortir précipitamment du salon de la vieille baronne de Kermadec, feindre l'émotion la plus grande et remonter à cheval comme un homme qui fuit un immense péril.

Sir Williams, nous l'avons déjà dit, avait une connaissance approfondie du pays, bien qu'il ne l'eût point habité depuis longtemps, et il serait allé les yeux fermés au manoir, la propriété du chevalier de Lacy.

Il mit donc son cheval au galop, gagna les bois, et aperçut, au bout de vingt minutes, les tourelles du castel, qui se détachaient en vigueur sur le ciel éclairé par la lune.

Cependant, et bien que Kermadec fût situé à une très petite distance, sir Williams était bien certain que nul, au Manoir, et surtout le vieux chevalier, ne reconnaîtrait en lui le vicomte Andrea, et cette certitude prenait sa source dans deux motifs différents.

D'abord, il y avait dix ans au moins que le vicomte avait quitté le pays; il en était parti adolescent, les cheveux blonds et la lèvre imberbe; il y revenait homme, le visage couvert d'une belle barbe noire, et il avait fini par adopter une démarche, une attitude, un accent qui trahissaient, à s'y méprendre, l'origine britannique.

La seconde raison qui le portait à croire en l'inviolabilité de son incognito, était la solitude dans laquelle, depuis son crime, le comte Felipone, son père, avait toujours vécu, fuyant ses voisins et ne les recevant jamais.

Le jeune vicomte Andrea n'avait jamais fait une seule visite au chevalier de Lacy, pas plus qu'à la baronne de Kermadec.

Sir Williams entra donc la tête haute et le cœur bien calme dans la cour du Manoir.

— Monsieur le chevalier de Lacy ? demanda-t-il au valet qui accourut au bruit du cheval et auquel il jeta la bride.

— Monsieur le chevalier n'est point encore rentré, répondit le valet; il a chassé un peu loin aujourd'hui; le rendez-vous était à deux kilomètres, au bois Redon, et sans doute que l'animal aura pris un grand parti, car nous n'avons pas entendu les troupes ni les chiens de toute la journée. Mais si monsieur veut l'attendre...

— Certainement, dit sir Williams, qui mit pied à terre et entra dans le Manoir du pas délibéré d'un homme mettant les deux pieds chez un ami.

Le valet conduisit sir Williams jusqu'à la salle à manger, que le vieux chevalier avait convertie en salon, en cabinet de travail, en musée cynégétique, en capharnaüm enfin, et dans laquelle il passait sa vie, les jours de pluie ou de froid, lorsqu'il gardait la maison.

Un grand feu de souches brûlait dans la cheminée, dont le manteau haut et large, surmonté des armées de Lacy, aurait pu abriter douze personnes; à deux pas du feu, le couvert du chevalier était dressé.

Il était une petite table supportant une vaisselle plate bosselée et aux armoiries effacées; un pâté entamé, deuxacons de vieux vin et un de ces gobelet homériques où les fils des

croisés seuls peuvent boire encore, tant leur capacité est effrayante.

Sur les murs, on voyait des fusils supportés par des bois de cerfs, des couteaux de chasse suspendus ça et là, et le sol était couvert d'un gigantesque tapis formé de peaux de loup réunies ensemble.

Aux quatre angles de la salle étaient quatre portraits de famille, distraits de la grande galerie du manoir. C'était ceux de quatre marquis de Lacy, morts, à différentes époques, de blessures reçues à la chasse. Ces armes, ces portraits, ces dépouilles attestaient, comme on le voit, la passion cynégétique du chevalier, et sir Williams, en s'assurant sans façon dans un grand fauteuil au coin du feu, calcula tout de suite le parti qu'il en pourrait tirer.

Quelques minutes s'écoulèrent; puis le son lointain d'une troupe, ralliant les chiens, se fit entendre, et peu après le pas de plusieurs chevaux résonna sur le pavé de la cour.

M. de Lacy rentrait avec son piqueur et ses deux valets de chiens.

Le piqueur portait, en travers de sa selle, un superbe sanglier qui avait été tué devant les chiens.

Le valet qui avait introduit sir Williams vint annoncer cette visite à son maître, et le chevalier, ne sachant à qui il avait affaire, mit pied à terre sur-le-champ et courut à la salle à manger.

Sir Williams vit entrer un homme de haute taille, et qui pouvait avoir soixante-cinq ans, mais fort, robuste, les épaules carrées, le jarret sec et nerveux, l'œil plein de jeunesse et le front presque sans rides sous ses cheveux blancs.

Il était vêtu d'un habit de chasse en velours vert, portait de grandes bottes à l'écuyère, un cor en bandoulière, et tenait à la main son fouet et une petite carabine d'arçon.

— Monsieur lui dit sir Williams en se levant et allant à lui, avant de me nommer, car mon nom, je le crois, ne vous apprendrait rien de ma visite, laissez-moi vous remettre cette lettre du marquis Gontran, votre neveu.

— Vous connaissez Gontran ? dit le chevalier avec vivacité.

— Je suis de ses amis, répondit modestement sir Williams.

— Alors vous êtes ici chez vous, monsieur, s'écria le chevalier avec rondeur, et je crois que nous pouvons remettre à plus tard, après souper par exemple, l'ouverture de cette lettre. Asseyez-vous donc, monsieur; les amis de mon neveu sont chez eux ici.

Sir Williams s'inclina.

— Jean : appela le chevalier, un couvert !

Et tandis qu'on lui obéissait, le vieux gentilhomme ajouta :

— Vous ferez un maigre souper ce soir, mon cher hôte, un souper de chasseur...

— Je suis disciple de saint Hubert comme vous, monsieur le chevalier, répondit sir Williams.

— Vous aimez la chasse ?

— Avec passion, chevalier, comme un gentilhomme irlandais; car, ajouta sir Williams, me voici forcé, puisque vous n'avez point encore ouvert ma lettre d'introduction, de vous décliner mon nom... le baronnet sir Williams...

Le chevalier s'inclina.

— Or, poursuivit le baronnet, mon ami Gontran me recommande précisément à vous, monsieur, comme un disciple passionné de saint Hubert... et qui brûle de faire connaissance avec la vénerie bretonne.

— Mais, s'écria le chevalier joyeux, Gontran est une perle de neveu, en vérité, puisqu'il m'envoie un compagnon de chasse ! Ainsi, monsieur, vous allez me rester ?...

— Si ce n'est être trop indiscret.

— Allons donc ! c'est moi qui serai l'indiscret en vous faisant partager un gîte aussi médiocre que le mien.

— Monsieur, dit sir Williams, je vous supplie maintenant d'ouvrir la lettre de Gontran.